

LES VAGABONDS DU RAIL

Jack Londonrad. Louis Postif



Exporté de Wikisource le 22/01/2019

En somme, je les ai essayées toutes,
Les routes allègres qui vous conduisent au bout
du monde ; dans un lit,
En somme, je les ai trouvées bonnes,
Moi qui, comme tant d'autres, ne peux dormir
mon content,
Qui dois poursuivre mon chemin
Et continuer, jusqu'à ma mort, à voir passer la
vie !

(Refrain du *Royal Vagabond*,
Les Sept mers, de Rudyard Kipling.)

I

CONFESSION

Quelque part dans l'État de Nevada, il existe une femme à qui j'ai menti sans vergogne pendant deux heures d'affilée. Je ne cherche point ici à faire mes excuses, loin de là ! Je désire

seulement m'expliquer. Hélas, je ne connais pas son nom, encore moins son adresse actuelle. Si, par hasard, ces lignes lui tombent sous les yeux, j'espère qu'elle voudra bien m'écrire.

Je me trouvais à Réno durant l'été de 1892, à l'époque de la foire. La ville était infestée de malandrins et de clochards, sans parler d'une horde affamée de *Hoboes*^[1], qui rendaient cette cité inhospitalière. Ils frappaient si souvent aux portes des maisons que les habitants finissaient par ne plus leur répondre.

Pour ma part, je me passai de plus d'un repas. Cependant je courais aussi vite que les autres au moindre bruit de porte qu'on ouvrait pour nous tendre de la nourriture, pour nous inviter à table ou nous offrir un *cent*.

À cette époque je battais tellement la dèche qu'un jour, dans une gare, après avoir évité un employé, je pénétrai dans le compartiment réservé d'un millionnaire au moment où le train démarrait. Je m'avançai résolument vers le richard, tandis que l'employé, à un pas de moi, essayait de m'atteindre : j'interpellai le millionnaire à l'instant où mon poursuivant sautait sur moi. Mais je ne m'attardai point en politesses :

« Donnez-moi un quart^[2] pour manger ! » hurlai-je.

Aussi vrai que me voici, l'homme plongea sa main dans sa poche et me tendit... exactement... un quart. Ma demande l'avait abasourdi à ce point qu'il m'obéit machinalement : depuis, j'ai toujours regretté de ne point lui avoir réclamé un dollar ; je l'aurais sûrement obtenu.

Quand je descendis, l'employé, encore sur la plate-forme, voulut me lancer son pied en pleine figure : il manqua son coup. J'avais ce que je désirais !

Revenons à cette femme de Réno. C'était dans la soirée du dernier jour que je passai en cette ville. Je venais d'assister à une course de poneys et, n'ayant pas mangé à midi, je mourais littéralement d'inanition. Pour comble, un comité de sécurité publique s'était formé le matin même en vue de débarrasser la ville des crève-la-faim comme moi. Déjà un certain nombre de mes frères-vagabonds avaient été cueillis par Jean-la-Loi, et il me semblait entendre l'appel des vallées ensoleillées de Californie par-dessus les crêtes glacées des Sierras. Il me restait à accomplir deux exploits avant de secouer de mes souliers la poussière de Réno : d'abord trouver quelque nourriture, puis attraper le wagon postal du train du soir à destination de l'Ouest. Malgré ma jeunesse, j'hésitais devant la perspective d'un voyage d'une nuit entière, l'estomac vide, à l'extérieur d'un train roulant à toute allure à travers les abris contre la neige^[3], les tunnels et les éternelles blancheurs des montagnes s'élevant jusqu'au ciel.

Mais ce repas constituait un problème presque insoluble. À une douzaine de portes on m'avait refusé tout secours, répondu par des insultes, ou indiqué la prison comme le seul domicile digne de moi. De tels propos n'étaient, hélas ! que trop justifiés. Voilà pourquoi je m'étais décidé à partir pour l'Ouest cette nuit-là. Jean-la-Loi régnait partout dans la ville, en quête des affamés et des sans-logis.

À d'autres maisons, on me claqua la porte au nez, pour couper court à mes requêtes humbles et polies. À une certaine demeure, on ne m'ouvrit même pas. Je restai sous la véranda et frappai : les gens vinrent me regarder par la fenêtre. Ils soulevèrent même un robuste petit garçon pour qu'il pût voir,

par-dessus les épaules de ses aînés, le vagabond qui n'aurait rien à manger chez eux.

Je commençais à envisager la pénible obligation de m'adresser aux pauvres, qui constituent l'extrême ressource du vagabond. On peut toujours compter sur eux : jamais ils ne repoussent le mendiant. Maintes fois, à travers les États-Unis, on m'a refusé du pain dans les maisons cossues sur la colline, mais toujours on m'en a offert, près du ruisseau ou du marécage, dans la petite cabane aux carreaux cassés remplacés par des chiffons, où l'on aperçoit la mère au visage fatigué et ridé par le labeur. Ô ! vous qui prêchez la charité ! prenez exemple sur les pauvres, car seuls ils savent pratiquer cette vertu. Ils ne donnent pas leur superflu, car ils n'en possèdent point. Ils se privent parfois du nécessaire. Un os jeté au chien ne représente pas un acte charitable. La charité, c'est l'os partagé avec le chien lorsqu'on est aussi affamé que lui.

Ce même soir, je fus chassé d'une villa dont les fenêtres de la salle à manger donnaient sur la véranda. J'aperçus un homme dévorant un pâté, un énorme pâté de viande. Je me tenais debout devant la porte ouverte et, tandis qu'il me parlait, il continuait de manger. Il éclatait de prospérité et semblait éprouver une certaine rancœur contre ses frères moins fortunés.

Il coupa net ma requête par ces paroles :

— Vous ne m'avez pas l'air de vouloir travailler, vous !

Cette remarque était pour le moins déplacée, puisque je n'avais pas prononcé un mot à ce sujet. Je réclamaï simplement de quoi manger. De fait, je ne désirais pas travailler, mais prendre le train de l'Ouest ce même soir.

— Vous ne travailleriez pas, même si on vous en donnait l'occasion ! rugit-il.

Je lançai un regard à sa femme au visage timide et je compris que, sans la présence de ce cerbère, je pourrais moi aussi mordre un brin au délicieux pâté. Mais le goinfre se rejeta sur son assiette, et je vis qu'il me faudrait l'amadouer si je voulais en obtenir ma petite part. Je poussai un soupir et acceptai ses observations.

— Mais si, je cherche du travail, affirmai-je avec aplomb.

— Je n'en crois pas un mot ! dit-il en reniflant.

— Essayez donc de m'en procurer ! répliquai-je, continuant de plus belle à mentir.

— Très bien. Soyez au coin de telle et telle rue (j'ai oublié l'adresse exacte) demain matin. Vous savez où se trouve la maison incendiée. Je vous embaucherai pour lancer des briques.

— Parfait, Monsieur. J'y serai.

Il grogna et se remit à bâfrer. J'attendais toujours. Après deux minutes, il leva les yeux sur moi avec un air qui voulait dire : « Tiens, je vous croyais déjà parti ! »

— Eh bien ? fit-il.

— J... j'attends quelque chose à manger, répondis-je d'une voix douce.

— Ah ! ah ! Je savais bien que vous ne vouliez pas travailler ! beugla-t-il.

Il avait raison, comme de juste : mais il dut arriver à cette déduction par la lecture de ma pensée, plutôt que par un

raisonnement quelconque. Le mendiant à la porte doit faire preuve d'humilité ; aussi j'acceptai sa prétendue logique comme j'avais admis sa leçon de morale.

— Vous comprenez, j'ai faim maintenant, dis-je d'une voix plus douce. Demain matin, j'aurai encore plus faim. Songez à quel point j'en serai réduit lorsque demain j'aurai lancé des briques toute la journée sans rien me mettre sous la dent ! Alors que si vous me sustentez un peu, je serai en excellente forme pour travailler.

Il réfléchit gravement, tout en continuant d'ingurgiter son pâté. Sa femme, tremblante, s'apprêtait à prendre la parole en ma faveur, mais elle se contint.

— Voici ce que je vais faire, déclara-t-il entre deux bouchées. Venez au chantier demain et, au milieu de la journée, je vous avancerai une somme suffisante pour manger. Nous verrons si oui ou non vous êtes sincère.

— En attendant..., commençai-je ; mais il m'interrompit.

— Si je vous donnais quelque chose à présent, je ne vous reverrais plus. Oh ! je connais les gens de votre trempe ! Regardez-moi bien. Je ne dois rien à personne. De ma vie je ne me suis abaissé à mendier mon pain : je l'ai toujours gagné. Ce qui me déplaît, chez vous, c'est que vous êtes un fainéant et un débauché. Je lis cela sur votre figure. J'ai trimé et j'ai été honnête, moi. Je suis le fils de mes œuvres. Faites comme moi : travaillez et restez honnête !

— Comme vous ? demandai-je.

Hélas, aucun rayon d'humour n'avait pénétré l'âme sombre de cet homme, abruti par le travail.

— Oui, comme moi, insista-t-il.

— Vous parlez ainsi pour nous tous ?

— Parfaitement, pour vous tous, répondit-il, la voix vibrante de conviction.

— Mais si nous devenions tous comme vous, repris-je, permettez-moi de vous dire qu'il ne resterait plus personne pour lancer vos briques.

J'aperçus un soupçon de sourire dans le regard de son épouse. Quant à lui, il restait bouche bée, mais est-ce devant la vision d'une humanité réformée qui ne lui permettrait plus de louer quelqu'un pour lancer ses briques, ou est-ce devant mon insolence, cela je ne le saurai jamais.

— Je ne veux pas gaspiller ma salive avec vous ! hurla-t-il. Hors d'ici, mendiant ingrat !

Je reculai d'un pas pour lui montrer mon intention de m'en aller et j'ajoutai :

— Alors, je n'aurai rien à manger ?

Soudain, il se leva. C'était un vrai colosse. Moi, j'étais étranger dans la ville et Jean-la-Loi courait à mes trousses. Je pris la poudre d'escampette. Mais pourquoi ce mâche-dru m'a-t-il appelé « mendiant ingrat » ? me demandai-je en claquant la barrière. Que diable m'avait-il donné pour me traiter d'ingrat ? Je regardai derrière moi. Je vis encore le bonhomme à travers la fenêtre. Il s'activait de nouveau sur son pâtre.

Je finissais par perdre courage. Je passai devant un grand nombre de maisons sans oser y frapper. Elles se ressemblaient toutes et aucune ne paraissait hospitalière. Enfin, je secouai

mon abattement et repris quelque aplomb. Mendier sa nourriture n'était qu'un jeu, après tout, et si les cartes ne me plaisaient pas, j'avais toujours la faculté d'en demander de nouvelles. Je me décidai donc à risquer ma chance une fois de plus. Je m'approchai d'une autre habitation à l'heure où tombait le crépuscule : j'en fis le tour et me présentai à la porte de la cuisine.

Je frappai doucement. Lorsque j'aperçus le visage honnête de la femme entre deux âges qui vint m'ouvrir, l'histoire que j'allais lui raconter me vint comme une inspiration. Sachez que le succès du mendiant dépend de son habileté de conteur. Avant tout, il doit « jauger » d'un seul coup d'œil sa victime, et ensuite lui débiter un boniment en rapport avec le tempérament particulier de cette personne et inventé à souhait pour l'émouvoir. C'est ici que surgit la grande difficulté : dès qu'il voit à qui il a affaire, le mendiant commence son histoire. Pas une minute ne lui est accordée pour l'élaboration. Avec la rapidité de l'éclair, il lui faut deviner la nature de son client et concevoir le récit qui atteindra le but. Le hobo doit être un artiste et créer spontanément, non d'après un thème choisi dans l'épanouissement de sa propre imagination, mais suivant le thème qu'il lit sur le visage de l'individu qui ouvre la porte : homme, femme ou enfant, bourru, généreux ou avare, enjoué ou méchant, juif ou chrétien, noir ou blanc, qu'il ait ou non des préjugés de race, qu'il soit d'esprit large ou mesquin. J'ai souvent songé que c'est à cet entraînement particulier de mes jours de vagabondage que je dois une grande partie de ma renommée de conteur. Pour me procurer de quoi vivre, il me fallait inventer des histoires vraisemblables. Poussé par

l'inexorable nécessité, on acquiert le don de convaincre et de faire naître l'émotion sincère, qualités qui sont l'apanage des bons romanciers. Je crois aussi que c'est mon apprentissage de gueux qui a fait de moi un réaliste. Le réalisme est la seule denrée présentable à la porte de la cuisine pour obtenir quelque pitance.

Après tout, l'art n'est qu'un artifice consommé, et, avec un peu d'adresse, on rend plausible le mensonge le plus éhonté. Un jour, je me trouvais au poste de police de Winnipeg, dans le Manitoba. Je me rendais vers l'Ouest par le chemin de fer du *Canadian Pacific*. Les policiers voulurent connaître mon « histoire », et je la leur débitai... à brûle-pourpoint. Eux n'avaient foulé que le plancher des vaches : pouvais-je mieux faire que de leur parler de la mer ? Sur ce sujet, ils étaient incapables de contrôler mes dires. Je leur servis donc un épisode larmoyant de ma vie sur le vaisseau d'enfer *Glenmore*. (J'avais vu une seule fois le *Glenmore*, mouillé dans la baie de San Francisco.)

J'étais un mousse anglais. Ils contestèrent aussitôt ma prononciation de la langue anglaise. Sur-le-champ je dus trouver une explication : j'étais né et j'avais été élevé aux États-Unis. À la mort de mes parents, on m'avait envoyé en Angleterre, chez mes grands-parents, qui m'avaient fait entrer comme mousse à bord du *Glenmore*. J'espère que le patron du *Glenmore* voudra bien me pardonner ; cette nuit-là, dans le poste de police de Winnipeg, je l'ai noirci des méfaits les plus horribles. Quelle cruauté ! Quelle brutalité ! Quel génie diabolique pour la torture ! Voilà les raisons qui m'avaient décidé à désertier le *Glenmore* à Montréal.

Mais puisque mes grands-parents habitaient l'Angleterre, pourquoi me trouvais-je au centre du Canada, et me dirigeant vers l'Ouest ? Instantanément je fabriquai une sœur mariée qui vivait en Californie. Elle allait s'occuper de moi. Je m'étendis longuement sur sa nature affectueuse. Mais ils ne voulaient pas me lâcher, ces policiers au cœur de pierre. J'avais rejoint le *Glenmore* en Angleterre, fort bien ; mais pendant les deux années qui avaient précédé ma désertion à Montréal, qu'était devenu ledit bateau ? Où avait-il navigué ? Je fis faire le tour du monde à ces policiers qui n'avaient jamais mis le pied sur un navire. Battus par les vagues tumultueuses et piqués par les poussières d'embruns, ils luttèrent en ma compagnie contre un typhon au large de la côte du Japon. Ils chargèrent et déchargèrent des cargaisons avec moi dans tous les ports des sept mers. Je les emmenai aux Indes, en Chine, à Rangoon, je leur fis briser la glace à coups de marteau autour du Cap Horn, et enfin mouiller à Montréal.

Ils me prièrent d'attendre un instant, et l'un des policiers disparut dans la nuit tandis que je me chauffais au poêle, me torturant l'esprit pendant tout ce temps pour deviner le piège qu'ils allaient me tendre.

Je pestai contre moi-même lorsque je vis l'homme arriver sur les talons du policeman. Ce n'était pas la fantaisie du Bohémien qui avait mis ces minuscules anneaux d'or aux lobes de ses oreilles ; aucun vent de prairie n'avait hâlé cette peau, la transformant en un cuir ridé ; nul tourbillon de neige dans les montagnes n'avait donné à sa démarche ce balancement évocateur. Et dans ces yeux-là, lorsqu'ils me dévisagèrent, j'aperçus la mer étincelante sous le soleil. Hélas ! on me

présentait un thème, et une demi-douzaine de policiers m'examinaient tandis que j'essayais de le déchiffrer, moi qui n'avais jamais bourlingué dans les mers de Chine, qui n'avais pas doublé le Cap Horn, ni vu de mes yeux l'Inde et Rangoon !

J'étais désespéré. La catastrophe surgissait devant moi sous la forme de ce fils de l'Océan aux oreilles enjolivées de boucles d'or, et au teint cuivré.

Qui était-il ? D'où venait-il ? À moi de le deviner avant qu'il lût dans ma pensée. Je devais changer d'orientation, sans quoi les méchants policiers me conduiraient vers une cellule, un tribunal et d'autres cellules encore. S'il m'interrogeait le premier, avant que je possédasse son expérience, j'étais perdu !

Croyez-vous que j'aie trahi mon immense perplexité devant ces individus aux yeux de lynx, gardiens de la sécurité publique de Winnipeg ? Pas du tout. J'affrontai ce vieux loup de mer, l'œil joyeux et rayonnant, simulant tout le soulagement qu'éprouverait un homme sur le point de se noyer et qui, d'un dernier geste désespéré, s'accroche à une bouée de sauvetage. Enfin, voici quelqu'un qui comprenait et allait confirmer la véracité de mon récit à la face de ces limiers ignorants ; du moins tel était le rôle que j'essaierais de lui faire jouer. Je me jetai sur lui ; l'accablai de questions sur sa personne. Devant mes juges, je prouverais la bonne foi de mon sauveur avant qu'il vînt à mon secours.

C'était un brave marin, une bonne pâte. Les policiers commençaient à se lasser de mon interrogatoire. Enfin l'un deux m'ordonna de me taire. Je lui obéis, mais mon esprit était fort occupé à créer le scénario de l'acte suivant. J'en savais assez à présent pour me débrouiller. Le vieux matelot était un

Français. Il avait toujours navigué sur les vaisseaux de la marine marchande française, à l'exception d'un seul voyage sur un bateau anglais. Et en fin de compte – Dieu soit loué ! – il n'avait pas été en mer depuis une vingtaine d'années !

Le policeman le pressa de me questionner.

— Vous avez visité Rangoon ? demanda-t-il.

Je fis un signe affirmatif.

— Nous avons mis notre troisième second à terre dans cette ville à cause de la fièvre.

S'il m'avait demandé quelle fièvre, j'aurais probablement répondu : « l'entérite », bien que je n'eusse aucune idée sur la nature de cette maladie. Mais il n'insista pas. Il poursuivit :

— Comment trouvez-vous Rangoon ?

— Très bien. Il a beaucoup plu pendant notre séjour.

— Vous a-t-on donné une permission.

— Bien sûr, répondis-je. Nous étions trois mousses à terre ensemble.

— Vous souvenez-vous du temple ?

— Quel temple ?

J'essayais de gagner du temps.

— Le grand, au haut de l'escalier.

Si je me souvenais du temple, il me faudrait le décrire. L'abîme s'ouvrait devant moi. Je secouai la tête.

— On le voit de partout dans le port, me dit-il. Il n'est même pas nécessaire de descendre en ville pour apercevoir ce temple.

Jamais je n'ai maudit un temple comme celui de Rangoon.

Mais j'en arrivai tout de même à bout.

— On ne peut le voir du port ni de la ville, ni même du haut de l'escalier. Pour la bonne raison... (je fis une pause pour réussir mon effet). Pour la bonne raison qu'il n'y a pas de temple.

— Mais je l'ai vu de mes propres yeux ! s'écria-t-il.

— C'était en quelle année ?

— En soixante et onze.

— Il a été détruit par le grand tremblement de terre en 1887, expliquai-je. Il était très ancien.

Nouvelle pause. Le vieux matelot était en train de reconstruire, pour ses yeux usés, ce magnifique temple au bord de la mer, vision de sa jeunesse.

— L'escalier existe toujours, fis-je, venant à son aide. On l'aperçoit en effet de tout le port. Vous souvenez-vous de cette petite île à droite lorsqu'on entre dans le port ? (J'étais prêt à la transporter de l'autre côté, mais sans doute y avait-il une île à cet endroit, car il fit un signe d'assentiment.)

J'avais pris le temps de respirer. Tandis qu'il songeait aux changements apportés par les années, je préparais les dernières touches de mon histoire.

— Vous rappelez-vous la douane de Bombay ?

Il se la rappelait.

— Rasée par l'incendie, tranchai-je.

— Et Jim Wan, vous en souvenez-vous ? demanda-t-il à son tour.

— Mort, dis-je.

Mais je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être ce diable de Jim Wan.

Je piétinais sur de la glace trop mince.

— Et Billy Harper de Shanghai ? lui demandai-je prestement.

Le vieux marin fouilla dans son cerveau, mais le Billy Harper de mon imagination dépassait les bornes de sa mémoire.

— Voyons, voyons, Billy Harper ! insistai-je. Il est connu là-bas comme le loup blanc. Voilà quarante ans qu'il vit à Shanghai. Eh bien, il y est toujours !

Alors s'opéra le miracle. Le matelot se souvenait de Billy Harper. Peut-être existait-il un Billy Harper, et peut-être habitait-il Shanghai depuis quarante ans et y vivait-il encore ; pour moi, c'était la première nouvelle.

Pendant une bonne demi-heure le marin et moi nous bavardâmes de cette façon. Enfin il annonça au policeman que je n'étais pas un imposteur. Après une nuit d'hébergement et un déjeuner, je fus relâché le lendemain matin et continuai mon chemin vers l'Ouest, à la recherche de ma sœur mariée à San Francisco.

Me voilà un peu loin de la femme de Réno qui m'avait ouvert la porte au crépuscule. Dès que j'aperçus son visage rayonnant de bonté, j'entrai dans mon rôle. Je devins un garçon doux, innocent, malheureux. Impossible de parler. J'ouvrais la bouche et la refermais sans proférer un seul mot. De ma vie je n'avais encore mendié mon pain. Mon extrême embarras était

pénible à voir. Je pliais sous le poids de la honte. Moi qui considérais la mendicité comme une joyeuse fantaisie, je devins un vrai fils de M^{me} Grundy^[4], accablé sous le fardeau de toute sa moralité bourgeoise. Seules les affres de la faim me contraignaient à m'abaisser à un expédient aussi ignoble que de sonner aux portes. Et j'essayai de donner à mon visage la pâleur anxieuse d'un jeune famélique ingénu.

— Vous avez faim, mon pauvre garçon, dit-elle.

Je l'avais laissé parler la première.

J'acquiesçai de la tête et marmottai :

— C'est la première fois que je... mendie.

— Entrez donc !

La porte s'ouvrit toute grande.

— Nous avons déjà fini notre repas, mais le feu marche encore, et je vais vous préparer quelque chose.

Elle m'observa attentivement lorsque je fus éclairé par la lampe.

— Je voudrais bien que mon fils fût solide comme vous, dit-elle. Mais il n'est pas fort. Il a des attaques et il tombe parfois. Cela lui est arrivé cet après-midi et il s'est fait beaucoup de mal, le pauvre chéri.

Elle le câlina de la voix, avec une tendresse ineffable après laquelle je soupirais. Je regardai le jeune homme assis de l'autre côté de la table, maigre et pâle, la tête enveloppée de bandages. Il ne bougeait pas, mais ses yeux brillants, à la lueur de la lampe, me fixaient d'un regard étonné.

— Tout comme mon pauvre père, dis-je. Lui aussi tombait

du haut mal. Une sorte de vertige qui intriguait les médecins. Jamais ils ne purent trouver la cause de cette maladie.

— Il est mort ? demanda-t-elle d'une voix affectueuse, en plaçant devant moi une demi-douzaine d'œufs à la coque.

— Il est mort voilà deux semaines. J'étais avec lui quand le malheur arriva. Nous traversions la rue ensemble. Il s'affaissa subitement et ne revint plus à lui. On le transporta dans une pharmacie. C'est là qu'il rendit le dernier soupir.

Là-dessus je racontai la vie lamentable de mon père. Après la mort de ma mère, lui et moi nous avons quitté le ranch pour aller à San Francisco ; sa pension (c'était un ancien soldat), et le peu d'argent qu'il possédait ne lui suffisant pas pour vivre, il avait essayé de faire la place pour la vente des livres. Je racontai également à cette sainte femme mes propres souffrances durant les quelques jours que je passai après son décès, seul et abandonné dans les rues de San Francisco.

Tandis que la brave dame réchauffait des biscuits, faisait frire le lard et cuire d'autres œufs, que je m'empressais de dévorer dès qu'elle les plaçait devant moi, j'agrandissais l'image de ce pauvre orphelin et entraais dans les détails. Moi-même je devenais ce malheureux gosse. J'avais foi en lui comme dans les œufs superbes que j'avalais. J'aurais pu pleurer sur mon propre sort. À un certain moment j'avais des larmes dans la voix. L'effet produit était surprenant !

De fait, à chaque touche que j'ajoutais au tableau, cette bonne âme m'apportait un plat nouveau. Elle me prépara un lunch pour mon voyage. Elle y mit, entre autres choses, plusieurs œufs durs, du poivre et du sel, et aussi une grosse

pomme. Elle me pourvut de trois paires de chaussettes de laine rouge très épaisse, me donna des mouchoirs propres et d'autres objets que j'oublie. Et tout le temps elle ne cessait de cuire des aliments que je mangeais sans discontinuer. Je me gavai comme un sauvage ; à vrai dire, c'était une longue randonnée que cette traversée des Sierras sur le toit d'un wagon postal. Tel un spectre dans un festin, son malheureux enfant, silencieux et immobile, restait assis et me dévisageait de l'autre côté de la table. Sans doute représentais-je pour lui le mystère, le romanesque, l'aventure, tout ce qui était refusé à la faible lueur de vie qui vacillait en lui. Et pourtant je ne pus m'empêcher de me demander une fois ou deux s'il ne devinait pas mon imposture.

— Mais où allez-vous ? me demanda sa mère.

— À Salt Lake City. J'ai une sœur dans cette ville, une sœur mariée. (Je fus sur le point d'en faire une Mormone, mais je changeai d'avis.) Son mari est plombier, entrepreneur de plomberie.

Je savais fort bien que les entrepreneurs de plomberie ont ordinairement la réputation de gagner beaucoup d'argent. Mais j'avais parlé. Il me restait à fournir une explication.

— Ils m'auraient sans nul doute envoyé le prix du voyage si je l'avais demandé, dis-je, mais ils ont été éprouvés par la maladie et des ennuis d'affaires. L'associé de mon beau-frère l'a roulé. Voilà pourquoi je n'ai pas voulu leur écrire pour réclamer de l'argent. Je n'ignorais pas que je trouverais le moyen de me rendre chez eux d'une façon quelconque et leur laissai croire que je possédais le montant de mon billet pour aller à Salt Lake City. Ma sœur est si jolie et si bonne ! Elle